Frédéric Barbier, *Histoire d’un livre, la ‘Nef des fous’ de Sébastien Brant*. Préface de Michel Espagne. Postface de István Mostok, Paris : Éditions des cendres, 2018, 239 p. Ill. – ISBN 978-286742-281-2.

Pour les historiens du livre, la publication d’un nouvel ouvrage de Frédéric Barbier est toujours un moment très attendu, tant au fil des années ce chercheur n’a eu de cesse de penser sa discipline et d’apporter des contributions exemplaires. En outre, quiconque suivait ses travaux de près depuis quelques années espérait que sa *Nef* finirait par arriver à son port et pourrait dès lors entamer son nouveau voyage auprès du public. Les Éditions des cendres, qui l’accompagnent depuis plusieurs livres maintenant, ont matérialisé son étude avec un objet de très belle facture, à la mise en page agréable et illustré d’une cinquantaine de reproductions.

Avec ce livre, Frédéric Barbier s’est fixé comme but « d’une part, [de] mieux appréhender un titre d’autant plus méconnu qu’il est connu et, de l’autre, [de] faire fonctionner l’appareil exploratoire », avec pour ambition d’étudier « à travers un livre emblématique, la manière dont fonctionne le nouveau média de l’imprimé, et comprendre comment ces transformations mêmes du média peuvent êtres révélatrices de phénomènes beaucoup plus larges et plus profonds » (p. 13). Le choix de la monographie est judicieux, car il permet à l’auteur d’appréhender toute la force d’un phénomène éditorial singulier dans le temps long et d’en rendre toute sa complexité grâce à un examen patient des différentes éditions et autres exemplaires parvenus jusqu’à nous.

La *Nef des fous* de Sébastien Brant – *Das Narrenschiff* dans son titre original – sort de presse à Bâle le 11 février 1494, jour du carnaval. La date est vraisemblablement fictive, mais elle rend compte du programme que l’auteur s’est fixé. Le temps du carnaval, en cette fin de Moyen Âge, est en effet celui des fous où le désordre s’installe pour inverser les règles et la hiérarchie sociale. Quelle meilleure date que celle-là pour publier une satire morale qui incitera l’homme à se corriger et éviter de le conduire à sa perte ?

La publication de cet ouvrage est l’aboutissement d’un processus éditorial mûrement réfléchi dans lequel il est parfois difficile de déterminer le rôle joué par chacun des acteurs : l’auteur, Brant, le libraire, Johann Bergman, ainsi que les illustrateurs parmi lesquels il faut compter le jeune Albert Dürer. L’analyse très fine de la « mise en livre » de la *Nef* par Frédéric Barbier lui permet de souligner combien cet ouvrage innove en cette fin du xve siècle et comment son auteur a assimilé les possibilités offertes par le nouveau média pour diffuser son message ; faisant de lui, au passage, « un intellectuel au sens moderne du terme » (p. 81). La *Nef* est en effet le premier livre imprimé en langue allemande par un contemporain. Le choix du vernaculaire pourrait paraître surprenant dans le chef d’un universitaire connu pour ses travaux érudits, mais il témoigne de la volonté de toucher un public hors du monde académique. De même, l’écriture en vers octosyllabiques devait faciliter la mémorisation du texte, accompagné par une iconographie riche d’une centaine de bois finement sculptés. L’illustration est d’ailleurs pensée sur le même plan que le texte. Frédéric Barbier parle de la « bimédialité » de ce livre où l’image n’est pas simplement présente pour renforcer le propos, mais bien pour interagir et dialoguer directement avec lui. La présentation, qui évoque celle du *volumen* et qui fut reprise par les livrets xylographiques, combine en une seule unité de lecture un verso, à gauche, et un recto, à droite. Le texte a d’ailleurs été conçu et calibré en fonction du support matériel qui devait l’accueillir, faisant commencer chaque chapitre au verso et d’une longueur nécessaire pour couvrir deux pages. « La *Nef* apparaît ainsi comme n’étant pas un texte en soi, un texte désincarné, mais bien un texte d’emblée conçu dans le cadre d’une mise en livre bien déterminée et sous une forme matérielle bien précise » (p. 82).

Le succès est immédiat, fruit d’une politique éditoriale assurément novatrice. Le texte est d’ailleurs immédiatement contrefait. Une édition non autorisée sort ainsi de presse le 1er juillet 1494, même pas six mois après la parution de la *Nef*. Brant proposera une deuxième édition officielle en 1495. La première version latine est imprimée en 1496 ; des traductions flamande et anglaise verront aussi le jour aux alentours de 1500. Entretemps, de nombreuses contrefaçons sont produites. Les rééditions s’enchaînent à un rythme soutenu et la géographie des contrefactions s’étend de Lübeck à Burgos. En moins de sept années, 26 versions sont imprimées. Avec un tirage moyen de 500 exemplaires par édition, Frédéric Barbier avance la possibilité de la mise en vente de quelque 13000 copies avant la fin du xve siècle ; ce qui fait de la *Nef* un des premiers best-sellers littéraires de l’ère typographique. Cependant, au fur et à mesure, le message initial et la mise en livre de Brant se dilueront dans la recherche de profits des contrefacteurs. L’étude de la localisation des exemplaires encore conservés permet en outre de pointer une plus grande réception dans les pays du Nord.

Avec le temps, l’intérêt pour la *Nef* va évoluer et son statut progressivement se modifier. Ainsi, une deuxième phase de sa réception intervient dans la seconde moitié du xviie siècle par la suite de son entrée dans le champ de la bibliophilie moderne. De richissimes collectionneurs, comme le Duc de La Vallière, se disputent les meilleurs exemplaires. De livre moral, l’ouvrage acquiert ainsi le statut d’objet d’art. Au cours du xviiie siècle, une nouvelle étape intervient avec sa consécration comme monument littéraire national par des philologues, puis des historiens, soucieux d’affirmer l’excellence de la langue allemande.

On a souvent dit que la tradition bibliographique de l’*Imitatio christi* de Thomas a Kempis pourrait résumer à elle seule l’histoire de l’évolution de l’imprimerie depuis son invention à nos jours, mais force est de constater, à la lumière de l’étude de Frédéric Barbier, que celle de la *Nef* de Sébastien Brant, même si elle n’a pas connu un tel succès, « éclaire de manière originale certains des processus qui se développent avec la première révolution du livre » (p. 167) : que ce soit par sa « mise en livre » innovante, la rapidité du phénomène étudié ainsi que l’ampleur inédite de sa géographie, ou encore pour la mise en lumière de la dérégulation du marché et de ses effets.

Avec cette étude de cas exemplaire, Frédéric Barbier nous invite à reconsidérer la théorie classique de la communication, basée sur la sociologie de la littérature, et qui décrit une liaison simple et univoque entre l’auteur, le texte, les circuits de transmission et, enfin, le lecteur. Il insiste sur la nécessité de rendre pleinement compte de toute la complexité des jeux d’interactions entre tous ces acteurs et de comprendre comment ils se déploient à travers le temps : évolution du paratexte, caractère non figé du message, mutation du « petit monde du livre », attitude non passive dans les processus de réception…

On l’aura compris, cette *Histoire d’un livre* dépasse le cadre strict de la bibliographie matérielle pour inviter à comprendre les mécanismes sous-jacents des profondes mutations qui ont bouleversé l’Europe dans la foulée de l’invention de l’imprimerie et qui lui permettront d’entrer dans l’ère de la Modernité. Pour terminer, citons ce passage qui résume, à nos yeux, parfaitement la démarche initiée par Frédéric Barbier avec son ouvrage : « admirable nature morte, l’histoire du livre devient, par le biais du reflet, une porte ouverte sur le monde » (p. 13).

Renaud Adam